

Religieux écoutaient avec un silence attentif la lecture qui se faisait à table; ils se rendaient à des conférences et à des lectures communes, qui étaient également distribuées pour chaque partie de l'an; on lisait les vies des Pères du désert, les homélies de saint Ephrem, de saint Césaire et autres. Indépendamment des austères pénitences du carême, ils observaient un autre carême, depuis le lendemain de la Saint-Martin jusqu'à la Noël. Ils ne possédaient rien en propre, et si un moine recevait quelque présent, il le portait à l'Abbé ou au doyen, qui le délivrait aux autres moines, comme bon lui semblait. Un Religieux était-il dangereusement malade; dès qu'il avait reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et qu'on le voyait sur le point de trépasser, on l'étendait par terre sur un cilice couvert de cendre, puis, à un signal du prier, tous les frères s'assemblaient autour du malade et se mettaient à chanter les psaumes. Quand le malade était mort, quelques Religieux veillaient le cadavre au milieu de continues psalmodies, jusqu'à l'heure de la messe (1).

Il était assez difficile que des hommes qui s'appliquaient à garder de si saintes observances, vécussent dans un tel dérèglement que le Mont-Cassin ait pu mériter les violentes paroles de blâme que Dante semble jeter contre ce monastère, si toutefois ce qu'il dit de quelques autres s'applique également à celui-ci.

Au XXII<sup>e</sup> chant du *Paradis*, le poète voit un grand nombre d'illustres esprits, tels que

. . . cent petites sphères, qui ensemble  
S'embellissaient de leurs rayons mutuels.

La plus grande et la plus brillante de ces perles, qui était

x (1) *Storia della Badia di Monte-Cassino*, di D. Luigi Tosti cassinese; tom. III, pag. 39 (Napoli, 1842-1843, in-8°).